

tous les Juifs étoient persuadés que leur Arche & leur Tabernacle avoient été faits par Moïse, comme ce Livre le porte; & l'on ne voit point par quelle bizarrerie ils auroient pu entrer dans cette opinion, s'ils les avoient eux-mêmes faits, après avoir vu & reçu ce Livre, qui n'auroit paru que long-temps après Moïse. Ce seroit sans doute une des plus plaisantes choses du monde, & la plus sans exemple, ou que ce Livre ayant été fait tout d'un coup, & par avance, avec ce nombre prodigieux de cérémonies & de loix, comme déjà en usage, elles se fussent ensuite établies; ou que s'étant fait peu à peu, & à mesure que tout cela s'établissoit, il eût toujours eu, comme on dit au Palais, un effet rétroactif pour faire attribuer à Moïse chacun de ces établissemens.

Comment aussi ce peuple, qui, en commençant d'embrasser cette Loi, auroit au moins su qu'il étoit faux qu'elle fût en pratique depuis Moïse, & qu'il y eût une succession continuée de Prêtres depuis Aaron, auroit-il pu se persuader universellement, que ce qu'ordonnoit ce Livre avoit toujours été fait, & que ces Prêtres qu'il établissoit, avoient reçu leur ministère d'Aaron par une succession non interrompue?

Et comment enfin, sur ce même fonde-

ment, toutes les autres tribus & toutes les autres familles auroient-elles souffert que la tribu de Lévi & la race d'Aaron s'attribuassent toutes les prérogatives attachées au Sacerdoce & à la charge de Grand-Prêtre?

Il n'y a pas moins d'absurdité dans l'autre supposition, qui est, que la Loi ayant été donnée par Moïse de vive voix, ait été conservée quelque temps parmi les Juifs par une simple tradition; & qu'ensuite ceux qui l'ont rédigée par écrit, y aient ajouté tous ces prodiges. Car outre que ce seroit déjà une espèce de miracle, & bien difficile à sauver, que ce peuple eût reçu une Loi aussi gênante & aussi sévère que celle-là, d'un homme qui n'eût rien fait d'extraordinaire, comment se pourroit-il que Moïse, qui avoit sans doute l'usage de l'écriture, eût omis une chose si essentielle, & n'eût pas laissé par écrit une Loi qui contenoit tant d'observances, tant de cérémonies, tant de réglemens, qu'il étoit nécessaire de l'avoir toujours présente à l'esprit, pour n'y pas manquer en quelque point?

Aussi apprenons-nous de ce Livre même, que Moïse n'y a pas manqué. *Moïse*, est-il dit, *écrivit cette Loi, & la donna aux Prêtres, enfans de Lévi, & il ordonna qu'elle seroit lue tous les sept ans à la*

fête des Tabernacles. Et il y est même dit en je ne fais combien d'endroits, que Dieu ordonnoit à Moïse de mettre par écrit ce qu'il lui prescrivoit sur la montagne. Si les Juifs avoient donc reçu cette Loi de lui seulement de vive voix, comment auroient-ils pu recevoir un Livre qui auroit contenu un mensonge si grossier & si évident, & qui auroit porté un ordre de Dieu exprès, à quoi leur Législateur auroit manqué ?

Cette même ordonnance de lire la Loi tous les sept ans dans la fête des Tabernacles, comme ayant été donnée par Moïse, fait encore voir qu'il ne se peut qu'elle ait été changée, ni altérée : car il auroit été impossible que ces changemens ne fussent découverts ; ou que l'étant, ils fussent soufferts par un peuple attaché à cette Loi, & dont l'attachement étoit fondé sur ce qu'il la croyoit divine & écrite par Moïse. Outre que ces prodiges étant assez de nature à sauter aux yeux, étant répandus par tous les Livres, répétés en divers endroits, liés avec les principaux événemens, il auroit fallu faire un nouveau Livre pour les ajouter, & non pas simplement en altérer un qui fût déjà reçu.

Il faut donc encore revenir à cette prétendue gloire de la nation, & soutenir que les Juifs ont souffert sans peine cette
falsification

falsification, & qu'ils ont même été bien aises qu'on ajoutât tous ces miracles à leur Loi, & qu'on en composât leur histoire.

Cela pourroit avoir quelque couleur, s'il ne s'agissoit que d'une chose politique. On a bien pu dire aux Romains, par exemple, qu'ils descendoient d'Enée, & peut-être que les François souffriroient qu'on les fit venir des Troyens. Ce sont des choses qui donnent dans la vue de certaines gens, sans que personne ait intérêt de s'y opposer, & qui n'en choquent point d'autres établies de tout temps, & qui soient regardées comme les seules importantes. Mais à l'égard des Juifs, ces gens si attachés à leur Religion, si fideles dans leurs moindres traditions, & à qui le mensonge étoit si sévèrement défendu ; cette supposition est entièrement sans apparence.

Car je ne crois pas que la hardiesse de nier puisse aller jusqu'à combattre tout ce qu'on a de preuves du zèle des Juifs pour leur Religion ; puisque aujourd'hui même ils ont encore tant de vénération pour cette Loi, qu'après plus de seize cens ans qu'il y a qu'ils sont dispersés, & qu'ils ne voient nul effet de ce qui leur étoit promis, ils l'observent encore avec la même exactitude que dans les premiers temps à peu près, & attendent toujours l'effet de ces

410 DISCOURS SUR LES PREUVES
promesses. Quelle apparence donc qu'ils eussent laissé confondre ce qu'ils regardoient comme la propre parole de Dieu, avec cette effroyable quantité de mensonges, en se rendant indignes par-là de sa protection, & s'exposant à être convaincus d'impostures par leurs voisins? N'étoit-ce pas hazarder de tout perdre, pour ne rien gagner?

Il n'en faudroit pas davantage pour convaincre tout homme de bon sens & de bonne foi. Mais si l'on vouloit encore insister sur l'amour des Juifs pour leur nation, & prétendre que l'envie de se faire admirer les a pu porter à cette fourberie; voyons si ce n'étoit point tout le contraire, & s'il y a la moindre apparence qu'ils crussent pouvoir se rendre recommandables par les choses qui sont rapportées dans ce Livre, qui paroissent si honteuses à la nation en général; & quand tout auroit été à l'avantage du public, voyons s'il est croyable que des particuliers & des races entières s'y fussent volontairement sacrifiées, vu sur-tout que rien ne les génoit, & que n'ayant qu'à inventer, il étoit à leur choix de prendre quelle voie ils auroient voulu, & de sauver les intérêts de tout le monde, sans exciter tant de gens à découvrir leur imposture.

Quand ils n'auroient dit que ce qui pou-

DES LIVRES DE MOÏSE. 411
voit leur faire honneur, comme ces grands miracles qui marquent une protection de Dieu si particuliere, n'étoit-ce point plus qu'il ne leur en falloit, sans inventer des choses où tant de gens avoient intérêt de s'opposer, & d'autres qui font encore paroître cette nation si digne de mépris?

Qu'y a-t-il de plus misérable, par exemple, que la crainte & les murmures de ce peuple, pour les eaux ameres, pour le défaut de vivres, & pour la soif qu'ils souffrirent en Raphidim? A peine sont-ils sortis d'Egypte, qu'ils perdent la mémoire de tout ce qu'ils veulent persuader que leur Dieu y avoit fait pour eux. Ils se croient abandonnés & trahis; & criant qu'on les a méchamment tirés d'un pays où ils étoient à leur aise, quoiqu'ils y fussent captifs, pour les faire périr dans les déserts, ils doutent du pouvoir ou de la protection de ce Dieu, qui s'étoit si hautement déclaré pour eux, & sont sur le point de se révolter contre cet homme qu'ils croyoient choisi de Dieu pour leur délivrance. N'est-ce pas la plus honteuse & la plus grande foiblesse qu'on puisse s'imaginer? N'est-ce pas le comble de l'ingratitude, & pour leur Dieu, & pour leur conducteur? Qu'auroient pu inventer de plus déshonorant pour eux leurs plus cruels ennemis? & qui pourroit s'imaginer que pour se rendre

considérables dans tout l'Univers, & se faire croire le peuple bien-aimé de Dieu, ils se fussent avisés de se peindre si légers, si infidèles, si grossiers, que pendant quarante ans qu'ils ne vivoient, disent-ils, que d'une nourriture descendue du ciel, à peine se passoit-il un jour qu'on ne les entendît crier comme des enfans, & qu'ils ne souhaitassent avec larmes d'être encore esclaves en Egypte, pour se remplir d'oignons & de poireaux ?

Il faudroit copier tous les Livres de Moïse, pour rapporter toutes les infidélités & tous les égaremens de ce peuple ; car on n'y voit presque autre chose. Il semble qu'ils eussent pris à tâche de faire aller leurs crimes de pair avec les graces de leur Dieu. Il n'y avoit presque pas une occasion où ils ne se révoltassent contre leur conducteur ; & à peine étoient-ils sortis d'un châtement, qu'ils s'en attiroient un autre, sans que rien pût empêcher ce peuple indisciplinable de tomber sans cesse dans les mêmes crimes ; ni l'exemple de ces vingt-trois mille hommes que les enfans de Lévi tuèrent par l'ordre de Moïse, pour les punir de leur idolâtrie ; ni ce feu qui dévora près de quinze mille féditieux ; ni cette plaie effroyable des serpens ardens ; ni cette terrible punition que Moïse fit du commerce qu'ils eurent

avec les filles des Madianites, qui couta la vie à tous les Chefs, & à vingt-quatre mille du peuple.

Mais, pour tout dire en un mot, que peut-on voir de plus étrange & de plus honteux à leur mémoire, que cette révolte générale qui arriva lorsque Moïse étoit sur la montagne de Sinai, & que ces forcenés contraignirent Aaron de leur faire un veau d'or, & d'y sacrifier comme à leur Dieu ? Qu'on pese bien toutes les circonstances de cette action, & l'on verra sans doute qu'un peuple qui s'est dit capable d'y tomber, s'est en même-temps convaincu de tous les vices à la fois, & sur-tout de sottise & d'extravagance. Ils se disent tirés d'une terre ennemie par les plus grandes & les plus inconcevables merveilles qu'on puisse s'imaginer ; en sorte qu'il n'y a pas un seul moment dans toute leur histoire, qui ne porte une marque visible du bras tout-puissant de leur Dieu. Ce Dieu leur pardonne tous leurs murmures & toutes leurs infidélités ; & au lieu de punir leur défiance, il leur fait trouver des vivres & de l'eau où jamais il n'y en avoit eu, & satisfait jusqu'aux plus bas & plus grossiers de leurs desirs.

Cependant, dans le temps qu'ils savent que leur Libérateur & leur guide est sur la

montagne avec ce même Dieu, pour en recevoir les ordres pour leur conduite, une terreur panique & ridicule les faisoit : ils s'impatientent du retardement de Moïse, & , sans savoir pour quoi, demandent un Dieu à Aaron : ils le forcent de fondre un veau d'or qu'ils dressent sur un autel ; ils l'appellent le Dieu qui les a tirés de l'Égypte, & rendent à cette plaisante divinité, faite de boucles d'oreilles & de bracelets, les mêmes actions de grâces & les mêmes honneurs qu'ils devoient & qu'ils avoient déjà si souvent rendus au vrai Dieu, Créateur du Ciel & de la terre, qui les avoit choisis seuls entre les hommes pour ses favoris.

En vérité, il faut avoir perdu le bon sens, pour s'imaginer que ce peuple ait souffert qu'on ajoutât cet événement à son histoire, & qu'il l'ait fait pour attirer l'admiration des autres peuples. Ont-ils pu s'imaginer que leur gloire étoit imparfaite sans cela ? N'est-ce pas au contraire une infamie que rien n'est capable de laver, & dont la postérité leur fera des reproches éternels ? & n'est-ce pas plutôt un des plus grands miracles du monde, que cette action ait pu passer jusqu'à nous, & que cette nation entière n'ait pas fait toutes sortes d'efforts pour en abolir la mémoire ; bien loin de l'inventer contre soi-

DES LIVRES DE MOÏSE. 415
même, & de souffrir qu'on ajoutât à tant de choses, qui les auroient assez fait admirer, un événement qui les couvre d'ignominie pour l'éternité ?

Aussi voyons-nous que Joseph, qui ménageoit tout autrement les intérêts de sa nation, a mieux aimé s'exposer aux reproches d'avoir violé les loix de l'histoire, en supprimant ce crime public commis par les Juifs dans le désert, que de les exposer au mépris de tout le monde, en le rapportant.

Comment se pourroit-il encore qu'on eût ajouté à cette histoire la révolte de Coré, si injurieuse à toute sa postérité ? N'y avoit-il point quelque sujet de craindre que quelqu'un de sa famille, pour la laver de cette tache, n'en découvrit la fausseté ? Pourquoi falloit-il que ce fût ceux-là plutôt que d'autres, qui se chargeassent de cette infamie ? Avoit-on tiré au sort pour cela ? Etoit-ce une chose dont on ne pût se passer ? & n'est-il pas visible que si ç'avoit été une fiction, toute la race en corps s'y seroit opposée, & auroit prié les auteurs de cette fable de chercher d'autres embellissemens à leur histoire ? Mais si l'on considère les dernières paroles de Moïse, qui charge ce peuple de tant de malédictions, qui les menace de tant de calamités, & qui après leur avoir repro-

416 DISCOURS SUR LES PREUVES
ché toutes leurs infidélités, leur déclaré encore qu'ils en commettront de nouvelles, & que pour punition ils tomberont dans des malheurs sans ressource; qu'ils se verront accablés d'ennemis, & réduits à la dernière extrémité, jusqu'à manger leurs propres enfans; qu'ils verront leurs villes détruites, leurs femmes & leurs filles violées, & leurs sacrifices abolis; & qu'enfin ils seront emmenés captifs, & dispersés par toute la terre, pour être en mépris & en abomination aux autres peuples: si l'on considère, dis-je, tout cela, je ne fais ce qu'il faut être, pour s'imaginer que ce peuple ait pu conspirer avec qui que ce fût qui les auroit si cruellement offensés.

Mais il est sur-tout à remarquer que ce ne sont pas là seulement des discours d'un homme qui veut intimider ses sectateurs, & de simples menaces de malheurs qui ne dussent arriver aux Juifs qu'au cas qu'ils manquaissent à leur Loi. Si elles paroissent conditionnelles en quelques endroits, ce sont en d'autres des Prophéties positives, qui portent qu'ils manqueront effectivement à cette Loi, comme ils l'ont fait, & que tous ces malheurs fondront sur eux, comme il est en effet arrivé. Quelle apparence donc que les Juifs aient été assez simples, ou plutôt assez insensés,

DES LIVRES DE MOÏSE. 417
pour souffrir qu'on ajoutât à leur histoire des Prophéties de cette nature, & qu'en vue de la gloire de leur nation ils aient pu consentir à une chose qui ne pouvoit jamais tourner qu'à leur honte & à leur infamie? Car pouvoient-ils ne point voir que, si ces prédictions se trouvoient fausses, leur Religion passoit pour une imposture, & ils perdoient infailliblement la réputation qu'ils auroient pu acquérir par tout le reste; ou que, s'ils tomboient effectivement dans ces malheurs, ils passeroient pour les plus méchans des hommes, & ne devoient attendre, au lieu de consolation, que les reproches de toute la terre, d'être tombés dans des calamités dont ils avoient été avertis, & de n'y être tombés que pour avoir attiré sur eux l'indignation de leur Dieu, en violant sa loi?

Ainsi donc, quelque licence que l'on donne à l'imagination, elle ne sauroit produire que des chimeres. Moïse n'a point abusé les Juifs, il n'en a pu avoir le dessein; & quand il l'auroit pu, il n'étoit pas possible qu'il y réussît par les voies qu'il a prises. Les Juifs n'ont point été non plus de concert avec lui, pour imposer à leur postérité, & à toutes les autres nations. Ce n'a point été un nouveau venu qui se soit servi, pour leur en faire accroire, de ce qu'il a trouvé établi parmi

eux, ou par tradition, ou par écrit : & il est aussi peu possible que les Juifs aient trempé dans cette imposture avec un autre qu'avec Moïse.

Voilà une petite partie de ce que l'on peut dire sur ce grand sujet : car il ne faut pas s'imaginer qu'on puisse épuiser les preuves que ce Livre nous fournit de sa vérité : plus on le médite, plus on en trouve : c'est une source inépuisable de lumières, & sans même que l'on se mette en peine de les développer, on ne laisse pas de sentir que le langage de ce Livre n'est point celui des hommes, ni une production de leur esprit ; que rien n'est plus éloigné des voies, non-seulement des imposteurs & des fourbes, mais aussi de celle de prudens & des sages du monde ; que c'est un caractère tout particulier & tout différent de celui des hommes qui agissent par leur propre esprit ; & que l'on n'y voit, ni les passions communes, ni les intérêts ordinaires, ni les vues de prudence & de prévoyance qu'on remarque dans les autres : & enfin qu'il est impossible de se dépouiller de l'homme au point qu'il le faudroit pour produire un tel ouvrage, où l'homme paroît si peu.

Cependant ce Livre est, nous l'avons, & ce n'est point le hazard qui l'a fait. Il a été, & il est encore le plus grand objet

qu'il y ait jamais eu dans le monde. Pendant plus de deux mille ans, le peuple de la terre le plus singulier y a été tellement attaché, qu'il ne l'a pas perdu de vue. Des mains de ce peuple, il passe en celles des Chrétiens, c'est-à-dire, qu'il se répand par tout l'univers ; & au bout de seize cents ans, ces deux peuples, irréconciliablement ennemis, le regardent encore avec la même vénération, s'en disputent l'intelligence l'un à l'autre, & y trouvent également le titre original du droit qu'ils prétendent à l'héritage du ciel, & où chacun d'eux croit que le reste des hommes n'a point de part.

Qui osera donc dire qu'il lui soit permis de ne pas prendre parti dans un rencontre de cette importance, & qui peut même s'en empêcher, & laisser là ce Livre pour ce qu'il est, sans se mettre en peine, s'il est vrai ou faux, comme une chose dont la vérité fût impénétrable & indifférente ? ou qui sera assez hardi pour aller tête baissée contre cette abondance de vérités & de lumières ; & , sans autre appui que son caprice & sa misérable raison, décider, du fond de ce cachot où la nature l'a relégué, qu'il n'y a point d'être dans le reste de l'Univers, qui puisse opérer tant de merveilles, & que ce sont autant de fables & de visions ?

Mais ce qui fait que quelques gens ne sont pas touchés de ces preuves, qui sont si sensibles à d'autres, c'est que leur intérêt & leurs passions les occupent si fort, qu'ils ne voient qu'à demi tout le reste. Voilà la véritable source des doutes que l'on forme contre la Religion, parce qu'il n'y a rien en effet de si contraire aux passions que la vie qu'elle nous commande: & ainsi il n'est pas difficile de comprendre qu'elles s'opposent à une chose qui les attaque directement, & qui ne peut s'établir que par leur ruine.

Cela peut bien arriver à cet égard, puisqu'on le voit même dans les choses naturelles. Et si quelquefois la simple imagination d'un événement qu'on n'aimeroit pas, quoiqu'il y ait impossibilité qu'il arrive, fait agir comme si l'on doutoit en effet, lorsqu'en effet on ne sauroit douter; combien l'abandonnement nécessaire de ce qu'on a au monde, de plus cher & de plus sensible est-il plus capable d'aveugler, & de faire douter d'une chose à la créance de laquelle le cœur ne doit pas moins contribuer que l'esprit!

On connoît, par exemple, une personne de grand esprit & de grand sens, mais tellement frappé de l'horreur de la mort, que quelqu'un lui ayant un jour demandé si elle ne pareroit pas bien sa

vie, qu'il y a une ville qu'on appelle Rome, pour peu qu'il y eût à gagner, elle répondit franchement que non. Ce doute ne lui étoit assurément jamais venu; & quelque autre proposition qu'on lui eût pu faire là-dessus, il ne lui eût pas été possible d'hésiter tant soit peu: mais du moment que cette idée de la mort se présenta à son esprit, elle l'occupait tout entier. Tout ce qu'il y avoit d'évidence, qu'il étoit impossible que Rome ne fût pas, s'évanouit: & s'il ne lui vint un doute formé que tout ce qu'on en a dit peut être faux, il se passa du moins quelque chose dans sa tête, ou plutôt dans son cœur, qui la fit agir comme si elle en eût effectivement douté.

Je fais bien que personne ne veut avouer que l'attache au plaisir, ni l'amour de la vie, le puisse aveugler à ce point-là, & que chacun prétend que ses doutes sont très-sincères, & que la répugnance qu'il a à croire les choses de la Religion, ne vient que de son esprit. Il n'est pas même bon de presser les gens sur ce point, puisque aussi-bien ne sauroit-on leur faire voir dans leur cœur ce qu'ils n'y voient pas d'eux-mêmes. Car il n'en est pas des mouvemens du cœur comme de ceux de l'esprit: ceux-ci se font, ou par progrès, ou par une certaine lumière vive, qui

nous fait prendre nos résolutions, & qui nous porte à agir; & il n'est pas possible que cela nous soit inconnu, & que nous ne le sentions: mais pour ce que l'on fait par la pente du cœur, il s'en faut bien qu'il en soit de même. Ce sont de certains ressorts cachés & nés avec nous, qui nous portent aux choses sans progrès de raisonnement, & presque sans connoissance. Et delà vient qu'à moins que d'y avoir bien fait des réflexions, & de s'y être accoutumé de bonne heure, il est comme impossible de ne pas s'y tromper; le cœur, si l'on peut parler ainsi, se confondant tellement avec la raison, ou plutôt se rendant si fort le maître, qu'il est le principe de toutes les actions, sans qu'on s'apperçoive presque qu'il y ait de part.

Mais que ceux qui doutent, reconnoissent au moins qu'ils ne font pas tout ce qu'ils pourroient pour s'éclaircir: ce qui ne peut venir que de la volonté. Ils en tomberont aisément d'accord, pour peu qu'ils soient sinceres; puisqu'ils ne sauroient nier que toute la vie ne doive être employée à la recherche d'une vérité si importante; au lieu qu'ils y ont à peine songé quelques momens, & que de toutes les choses du monde c'est peut-être celle à quoi ils ont le moins fait de réflexion.

Quand on aura obtenu d'eux cette volonté sincere de s'appliquer sérieusement aux preuves de la Religion, il ne sera pas difficile d'en pousser l'évidence encore plus loin, en prenant la voie que nous avons marquée. Car outre celle de fait, dont nous avons donné un essai dans ce discours, il y en a encore une infinité qui dépendent du sentiment, & qui se présentent en foule lorsqu'on lit l'Écriture avec application. Ce sont même celles-là qui méritent principalement qu'on s'y attache, parce qu'elles ont cet avantage, qu'en persuadant la vérité, elles la font encore aimer; sans quoi tout est inutile. Il est vrai qu'il n'y a que peu de gens qui aient ce qu'il faut pour en être touchés, c'est-à-dire, un certain gout de vérité & une droiture de cœur, qui ne se rencontrent que rarement. Mais il faut au moins essayer de les donner aux autres, & de réveiller en eux ce sentiment, qui doit revivre tôt ou tard, s'ils ont à croire d'une manière qui leur serve.

